

ESPACE APPROPRIÉ - ESPACE APPROPRIANT

MARIA VILLELA PETIT
Geneviève Quan
Christelle Robin
Monique Vidal

C.N.R.S. Laboratoire de Recherches
Phénomélogiques et Herméneutiques
156 Av. Parmentier 75010 PARIS

La communication problématise le de de l'expression "appropriation de l'espace". N'y a-t-il pas une réversibilité de cette appropriation nous autorisant à dire de l'espace qu'il est autant approprié qu'appropriant? Dans cette perspective est abordée la question des rapports de l'espace habité aux processus d'identification du sujet humain, d'où il ressort, (entre autres), la nécessité de considérer la dimension temporelle et l'aspect génétique de la relation à l'espace. Deux exemples cliniques à propos du "déménagement" permettent d'indiquer l'enjeu existentiel d'une telle relation.

Il n'y a pas longtemps l'attention de ceux qui interrogent les modalités d'appropriation de l'habitat était attirée par les réalisations de ce qu'il est convenu d'appeler les habitant paysagistes. En présentant une exposition qui leur était en partie consacrée, signe quelque peu inquiétant de leur entrée au musée, Bernard Lassus écrivait : "C'est avec une passion étonnante que certains habitants qu'ils soient propriétaires ou locataires, transforment les apparences extérieures de leur habitat. Leurs interventions se multiplient à partir de la moindre surface disponible, que ce soit un mur, une bordure de fenêtre, une loggia ou un jardinet".

De si étonnantes créations d'ambiances dans les entours de la maison, dans cet espace entre, d'un côté, la façade et le seuil, et de l'autre, le grillage ou la clôture séparant l'habitat de la rue, semblent témoigner d'une plasticité et d'une signification sui-generis de ces espaces intermédiaires, espaces de transition en quelque sorte entre le dehors et le dedans, tels que façades, jardinets etc., et qui deviennent par là même lieux d'élection de la fantaisie et des investissements imaginaires.

Mais, et bien qu'ayant là un domaine où se déploient des activités créatrices d'appropriation, domaine qui attend d'ailleurs à être mieux compris par des rapprochements féconds. - Nous songeons à ce qui pourrait résulter, pour éclairer l'enracinement psychanalytique de l'activité des habitants paysagistes, d'une mise à contribution des travaux de D.W. Winnicott justement sur l'importance des aires intermédiaires et de l'objet dit transitionnel ainsi que du jeu dans la genèse du sujet humain, de même que des investigations de D.Anzieu l'amenant à construire le concept d'un Moi-Peau, car c'est bien à ce champ de restitution analytique que l'on peut renvoyer l'attention passionnée des habitants paysagistes à leurs façades, où comme pour la peau, il s'agit des limites entre un dedans et un dehors. - malgré, donc, tout le champ de recherche que nous voyons s'entr'ouvrir ici, c'est d'ailleurs que nous voulons situer le point d'impact de notre intervention.

Et, ce, non pas par le souci d'entériner l'évidence que les gestes d'appropriation de l'espace ne se limitent pas à ces lieux tels que façades, jardins etc. et au type de production de paysages imaginaires qu'ils peuvent susciter. Beaucoup d'autres espaces, en effet, peuvent être appropriés et c'est cela même qui les détermine en tant qu'espaces habités ou habitables. Non, ce n'est pas seulement la généralité des phénomènes d'appropriation des espaces qui nous amène à nous placer sur un terrain de considérations plus vaste, c'est la nécessité, croyons-nous, de revenir sur la question même de cette appropriation. Car à se contenter de souligner et de décrire les points focaux : seuil, clôtures, pièces de réception/pièces privées, mobilier jugé indispensable etc., avec lesquels les actes et les gestes d'appropriation sont de préférence concernés, et même si l'on essaie de mettre en évidence les différences dues à la diversité culturelle, on risque de ne pas apercevoir tout l'enjeu que recèle l'appropriation de l'espace. N'y a-t-il pas un tissage de significations réciproques entre l'être humain et son espace de vie, où autrui se trouve toujours déjà situé et situant, qui empêche que l'on envisage la relation d'un individu à l'espace sous le mode d'une simple transitivité et en des termes n'évoquant que la seule maîtrise?

Ainsi c'est bien à une question problématisant le de (dans appropriation de l'espace) que nous sommes ramenés et elle peut se formuler comme suit : Quel est le sujet de cette appropriation? Car autant l'être humain s'approprié son espace en y inscrivant, en y articulant ou y laissant en creux le style de sa présence, autant il est en quelque sorte approprié par lui et cela aux différents niveaux de sa réalité et de sa vérité. Ne faudrait-il donc pas dire que l'espace est à la fois approprié et appropriant?

Avant de justifier cette affirmation et de montrer à l'aide d'exemples ce que l'on peut entendre par espace appropriant, essayons de mieux comprendre l'appropriation de l'espace dans ses rapports à une problématique de l'identification. Ici il faut débiter par quelques mises en garde, car comment ne pas se défier des pièges qui guettent l'approche de notre sujet, "l'appropriation de l'espace", à savoir ceux d'une psychologisation facile, rejoignant assez "naturellement" les discours que tiennent les mass-média autour du thème de l'habitat et de la maison, qu'il faut, nous dit-on, "personnaliser". Personnaliser devient synonyme de se mettre au goût du jour, ce qui n'exclut pas l'attachement aux styles du passé, retour aux objets artisanaux etc. La variation individuelle fait alors objet d'une recherche intentionnelle et est suscitée par la diversité même des objets se trouvant sur le marché, lesquels

se rangent en catégories d'après leur accessibilité plus ou moins grande aux différents groupes sociaux. La nouveauté la plus grande par son écart distinctif étant réservée à certains sous-groupes des couches sociales les plus aisées, ou les mieux informées, qui par appropriation de cette nouveauté cherchent à se différencier, et à imposer ainsi les marques ou les signes à partir desquels ils veulent se faire reconnaître. La relation à l'altérité revêt ici la forme de la différenciation, voire de l'opposition à l'autre social.

D'un point de vue psycho-sociologique, on ne peut que reconnaître l'intérêt qu'il y a à thématiser et analyser les mécanismes de cette différenciation sociale, sans que l'on nie les inévitables écarts que ne peuvent manquer de produire les différences individuelles.

Mais sans doute cet aspect de la problématique de l'appropriation de l'espace a dû être abordé par d'autres interventions et si nous en faisons encore mention c'est en vue de ne pas escamoter certaines connotations de notre thème.

Cependant nous croyons à une autre dimension des rapports entre appropriation de l'espace et identification par laquelle ils méritent de ne pas être réduits au seul niveau de pertinence du discours psycho-sociologique, dont nous venons d'esquisser quelques linéaments. Dimension par laquelle ils requièrent une autre approche, qui nous fait découvrir que la singularité d'un espace dont on peut dire qu'il inscrit les modes d'être de ceux qui habitent ne relève pas tout d'abord d'actes intentionnels de "personnalisation". (Le verbe "personnaliser", absent du Littré, étant d'un emploi tout à fait récent et le besoin de "personnalisation" étant lui-même symptomatique des configurations actuelles de notre civilisation).

Mais de quelle dimension s'agit-il?

Disons brièvement qu'être pour un être humain est nécessairement spatialiser, c'est-à-dire se mouvoir, disposer, arranger les choses, aménager son abri et ce faisant signifier en signifiant le comment de son être dans le monde et de sa rencontre avec les choses, et avec d'autres, qui par rapport à lui se situent ou sont déjà situés. Or se signifier à travers l'arrangement et les espacements des choses est un certain articuler du monde - cette articulation spatiale jouant et s'enchevêtrant avec celle de la parole et avec une syntaxe discursive. Ensemble elles vont privilégier telle ou telle direction, tel ou tel repère, telle ou telle position. C'est de ces choix à la fois syntaxiques et sémantiques, avec leurs sédimentations et leurs tensions qu'une culture est faite, en tant que portant les objectivations spatialisantes et temporalisantes d'un être ensemble. C'est à l'intérieur de ces choix culturels et des habitus qu'il fait naître que l'individu est plus ou moins appelé à articuler sa propre syntaxe spatiale, inséparable aussi de ses positions au sein de la communauté des proches. Cette syntaxe inscrit quelque chose de l'individu et l'arrangement qui en résulte porte la trace de sa façon de se prendre aux choses, de vivre son monde. Cependant l'appropriation ici ne renvoie pas à l'individu ce qui serait son image, si par là on entend un reflet ou même une représentation de soi.

N'oublions pas les connotations spéculaires du mot image. On connaît le sort de Narcisse. Faute de ne pas avoir vraiment vu l'eau, les environs de la source,

son horizon, bref pour être devenu insensible au monde, parce que tout épris de son image, il y succombe.

L'appropriation de l'espace ne peut pas consister en la recherche d'une image de soi, sauf justement dans les modes d'articulation, ou plutôt de captation, relevant de la pathologie. C'est donc la plupart du temps pour un autre qu'un espace semble être l'image de l'être qui l'habite. Mais non pour l'habitant lui-même qui y est auprès des choses en ayant le sentiment d'un monde familier, au moins tant que dure son entente avec le monde qui est aussi une entente avec autrui. Et cela même n'exclut pas que certains événements, mettant en question la relation à l'altérité, puissent faire basculer la familiarité en une inquiétante étrangeté où c'est le monde même qui apparaît autrement.

Mais si un espace approprié n'est pas un espace qui serait une image reflet de l'habitant, comment concevoir ses rapports avec les processus d'identification du sujet? Autrement dit qu'est-ce un espace ou un habitat vécu comme espace où un sujet peut se reconnaître, se retrouver? N'est-ce pas un espace maintenant ouvertes pour lui les dimensions de sa temporalité, à savoir son passé et son avenir? Le passé, dans la mesure où cet espace ou cet habitat recueille, en donnant place selon une certaine articulation à ces choses qui en sont les marques, c'est-à-dire qui associées au temps vécu le gardent, en portent témoignage, par là assurent au sujet le sentiment de sa continuité personnelle. L'avenir, dans la mesure où cet habitat, d'une part tout en recellant pour le sujet les marques de son passé ne l'y enferme pas, lui laisse ouvertes ses marges projectionnelles, son à-venir, faute de quoi la reconnaissance qu'il procure se mue en attachement maladif, en impossibilité de vivre ailleurs, de se projeter autrement, et d'autre part dans la mesure où il permet au sujet une syntaxe qui lui soit propre et donc apte à inscrire certaines transformations inhérentes à sa temporalisation.

Faisons à présent une halte dans cette analyse pour en tirer quelques réflexions d'ordre pratique.

Ce que nous venons de dire concernant les rapports entre appropriation, le comment de son articulation et reconnaissance de soi nous avertit :

1° contre la violence qui est faite à certains sujets, lors par exemple, de déménagements contraints. C'est la possibilité de la reconnaissance de soi, dans la continuité avec son passé à travers un espace de vie, qui y est lésée.

2° contre la naïveté, et à la limite, l'insignifiance des réalisations architecturales d'espaces construits et de leurs intervalles, où sur le plan de la conception l'on s'est engagé dans la mise en oeuvre d'une syntaxe et d'une sémantique entièrement déterminées. Car sous prétexte de re-sémantisation des espaces habités, on crée en fait des obstacles au jeu de l'habitation lui-même et partant à une appropriation polysémique et à une utilisation métaphorique de l'espace.

Mais revenons à nos analyses. La façon dont on se prend aux choses, en particulier à celles concernant l'habitat, la façon dont on établit entre elles des rapports, n'est pas indépendante des manières de vivre son corps et partant du

style des projections imaginaires qu'elles sous-tendent. Comment en serait-il autrement si le corps propre est l'a priori de la constitution de l'espace, ou si, comme le dit Sami Ali, la "possibilité d'une mise en ordre spatiale est fondée sur la spatialité du corps propre"?

Ceci dit, (et cette question faisant par ailleurs objet des recherches actuelles de notre groupe de travail) on peut déjà comprendre que, par rapport au thème de l'appropriation, on soit confronté à ce jeu d'équivalences privilégiées qui se tissent entre le corps propre et la maison. Certaines langues portent ainsi les traces de ces projections privilégiées lorsque ce sont les mêmes noms qui servent à désigner des parties du corps ou des parties de la maison, sans compter que dans certaines cultures le plan de la maison doit suivre celui d'un corps, par référence au corps de l'ancêtre ou d'un personnage mythique. Entendons-nous ce qui nous importe n'est pas tant de débusquer des analogies empiriques que de faire apparaître la maison comme support d'investissements imaginaires enracinés dans la spatialité du corps. D'ailleurs là où les analogies empiriques sont absentes, les équivalences ne cessent pas pour autant, soit qu'elles revêtent le caractère plus abstrait et formel d'une recherche de proportions ayant pour base des rapports de mesure entre des parties du corps humain, soit qu'elles motivent le transfert à la maison des attitudes envers le corps propre et le corps de l'autre. Ainsi, et pour ne citer qu'un exemple, le plan et l'utilisation de la maison marocaine avec ses cachettes ou ses aires inaccessibles à l'étranger ne se comprennent que si l'on tient compte de la situation et de la réserve imposée au corps de la femme et à la femme tout court. Dans ce contexte l'appropriation de la maison et de l'espace habité par l'homme est, comme le montre Mohammed Boughali, un médiateur de l'appropriation de la femme.

Cela se traduit par des rites d'appropriation qui culminent avec le franchissement du seuil de la maison : c'est-à-dire avec la sortie vers l'extérieur, là où le garçon a à trouver sa place.

Or en dehors des aspects plus strictement ethnologiques ici concernés, ce à quoi nous ramènent toutes ces indications se rapportant aux échanges imaginaires entre le corps et la maison, ou à la domination de l'autre comme enjeu de l'appropriation de l'espace, c'est à envisager ce qui fait de l'espace non seulement un espace susceptible d'être approprié, mais aussi un espace qui ne peut manquer d'être à certains égards appropriant.

Qu'il en soit ainsi nous allons essayer de l'éclairer en nous appuyant sur le renvoi génétique du double aspect constitutif de la relation à l'espace.

L'aspect passif, qui s'enracine dans ce fait que l'espace est d'abord pour l'être humain l'espace enveloppant de la cavité utérine, enveloppement placentaire qui le nourrit et le porte, lui permettant de se former et de se développer. C'est de cet espace manquant qu'après la naissance, première séparation d'avec la mère, viennent tenir lieu les espaces d'accueil tels que le creux du bras, le berceau ou encore l'enveloppement des soins qui sont prodigués à l'enfant, le "holding" et le "handling" de Winnicott. Ces espaces d'accueil, tenant lieu de l'espace matriciel perdu vont marquer l'expérience que fait l'être humain de son corps et du monde, ceux-ci étant premièrement confondus, non encore différenciés.

Par là on comprend également que la chaîne substitutive à travers laquelle se métamorphosent les premiers espaces d'accueil, et qui est constitué par des espaces tels que la chambre, la maison, le village, en tant que vécus comme abritants et protecteurs, ne puisse qu'avoir des connexions avec le vécu corporel, avec l'expérience que fait le sujet de son propre corps.

Cependant à cet aspect passif se lie un aspect tout aussi fondamental et qui s'annonce déjà dans les gestes de préhension, de saisie, et se confirme par la marche, étape remarquable de la conquête par l'être humain de son autonomie et d'une certaine maîtrise de l'espace. Et c'est à travers cette appropriation active que se constituent et s'établissent les tendances d'affirmation du Moi qui vont se confirmer dans la relation oedipienne (par parenthèse, on pourrait dire que cet aspect actif ne sera justement pas assumé indépendamment des assignations symboliques et sociologiques. La femme par exemple se voyant souvent limitée dans les sphères de ses déplacements admis).

Or, dans notre relation à l'espace, aspect actif et aspect passif se trouvent étroitement imbriqués, mais ils correspondent comme nous venons de l'entrevoir, à des niveaux génétiques différents auxquels se rattachent des difficultés spécifiques, dont l'envisagement n'est pas négligeable lorsqu'on essaie de comprendre les significations de la relation à l'habitat.

Pour rendre plus concret ce que nous avançons par ces quelques remarques et ne fut-ce que sommairement, pour en faire mesurer l'enjeu, nous vous proposons l'évocation de deux cas cliniques, que nous empruntons à la psychiatrie existentielle, plus exactement à un article de Roland Kuhn, qui a pour titre : "L'errance comme problème psychopathologique ou déménager".

Puisqu'il ne nous est pas possible de reproduire en entier la description et l'analyse que fait R. Kuhn des cas en question, nous allons les résumer et en reproduire quelques extraits. Le premier cas concerne Mme S., victime d'une dépression à la suite d'un déménagement. Mme S., âgée, est obligée de quitter une maison individuelle où elle et sa famille avaient vécu 35 ans. "Le voeu de la famille, écrit R. Kuhn, d'acquérir cette maison avec son jardin ne put se réaliser en raison du refus du propriétaire; et lorsque celui-ci décida finalement de vendre, il exigea un prix excessif. La famille se vit alors contrainte de chercher une nouvelle habitation et elle trouva, dans un immeuble récemment construit, un très bel appartement avec terrasses, très ensoleillé, avec une vue beaucoup plus belle et la possibilité d'un aménagement bien plus pratique. Il ne manquait qu'un jardin. Le nouvel appartement comprenait toutefois un jardin sur la terrasse où purent être replantés une partie des rosiers de l'ancien jardin, le reste trouvant place dans un parterre devant l'immeuble. Le déménagement fut pourtant quelque chose de terrible pour cette femme. Elle dut se séparer de chaque pièce, de la disposition de ses meubles, des tapis, des gravures, de chaque chose une à une. Elle ressentit l'intrusion de déménageurs chez elle comme particulièrement brutale..." Suit l'énumération des symptômes dépressifs de Mme S.

Mais comment comprendre ce qui se passe avec cette femme? D'où vient son refus de s'approprier le nouvel espace où elle a, où elle aurait à s'installer? Ou mieux qu'est-ce qu'elle n'y retrouve pas et qui devient obstacle à ce qu'elle s'y retrouve? N'est-ce pas l'arrangement, ou comme dit Kuhn la disposition des

choses, et par conséquent la syntaxe à laquelle elle était habituée et qui articulait son monde ou son mode de vie, et que le changement de cadre spatial empêche de retrouver? C'est aussi la perte de la tonalité affective globale de la maison qu'elle a dû quitter et où s'étaient lovés les souvenirs de tant d'événements et de moments de sa vie passée avec les siens qui est vécue comme irréparable.

Cherchant à comprendre l'état dépressif de Mme S. par le style de sa présence au monde, Kuhn vient à montrer que sa patiente n'a pas de recours en elle-même lui permettant d'exister de façon positive son déménagement. Car son mode d'être au monde est déterminé par les structures d'une temporalisation toute entière happée par la dimension rétionnelle. Mme S. n'arrive pas à se projeter ailleurs, à ouvrir la dimension temporelle du projet, qui consisterait dans son cas à s'adonner à l'appropriation du nouvel espace. Elle est donc plutôt appropriée par sa vie passée et par l'espace qui la recèle. L'espace de son ancienne maison est donc ce passé qui l'approprie comme si la structure rétionnelle de sa présence au monde l'y retenait.

Le second cas analysé dans ce même article de Kuhn et qui répond à son titre est celui d'un homme, Georges. Sa façon d'être au monde s'oppose en quelque sorte polairement à celle de Mme S., quoique tous deux, en fin de compte, soient aux prises avec la question de déménager.

Georges est de naissance illégitime et de père inconnu. Cette absence de foyer, cette absence de lieu dans la vie des parents ont fait de Georges un garçon, puis un homme de la rue. Pendant un temps son aspiration la plus grande est de devenir agent de la circulation. Au cours d'un séjour en asile psychiatrique il manifeste une préférence pour les espaces de transition, de circulation, pour les couloirs. A sa sortie, son insertion sociale est difficile. Il n'arrive pas à se faire à certaines contraintes institutionnelles. Il tente sans grand succès le métier de tailleur.

Le temps passe et un jour R. Kuhn le revoit dans un train. Georges lui raconte qu'il venait de prendre le thé chez une dame de la "bonne société". Il est maintenant déménageur et souvent ses clients l'invitent à prendre le thé, ou le café. "Je règle, dit-il en parlant de son travail, tous les détails avec nos clients et je commande à l'entreprise le matériel nécessaire, tel que les caissons, les cartons et autres choses du même genre. Puis j'arrive avec mes collègues pour empaqueter, j'accompagne le transport et je déballe à nouveau. "Cela me plait".

Dans son commentaire Kuhn note: "Georges a trouvé un travail qui lui permet de pénétrer au plus intime et au plus secret de l'habitation d'autrui; il peut en défaire totalement l'aménagement, et tout mettre dans un nouvel état et dans de nouvelles dispositions. Voilà ce qui le satisfait..."

Or le plaisir de Georges se comprend si l'on se rappelle qu'il n'a pratiquement pas eu de foyer. Il n'a donc pas connu un espace d'intimité, un espace approprié lui assurant les conditions satisfaisantes pour constituer sa propre "intériorité", ou mieux son identité. D'où sa curiosité pour les espaces privés, pour les demeures d'autrui, et sa satisfaction à en désarticuler l'ordre d'arrangement comme s'il en percevait par là un secret, celui de la vie d'autrui

dont il pressent que les maisons en portent les traces.

Les cas de Mme S. et de Georges sont en quelque sorte des cas limites, mais pour cela même combien révélateurs, à travers l'analyse qu'en fait Kuhn, des sens impliqués dans la dynamique de l'appropriation de l'espace. Et même si au delà de la description remarquable de Kuhn on pourrait regretter qu'il n'essaie pas plus de rapporter ces deux structurations singulières de la présence au monde aux avatars de l'histoire affective et des premières relations à autrui de l'un et l'autre de ses patients, comme aurait fait une approche psychanalytique.

Cependant ce qui importe pour nous de retenir c'est ce qui ressort admirablement de cette analyse, à savoir que dans la relation à l'espace c'est l'existence elle-même de l'être humain qui est en question dans le comment de sa présence au monde. Ainsi l'espace n'est ni un objet ni un simple cadre sur lequel agirait un sujet, mais compris dans un chiasme, il est dimension constituante et constituée, autant approprié, qu'appropriant.

Bibliographie (ouvrages cités)

- Anzieu Didier - "Le Moi-Peau" in "Le dehors et le dedans" Nouvelle Revue de Psychanalyse, Gallimard, printemps 1974)
- Boughali Mohammed - "La représentation de l'espace chez le marocain illettré" (Paris Ed. Anthropos - 1974)
- Kuhn Roland - "L'errance comme problème psychopathologique ou déménager" in "Présent à Maldiney" (Lausanne, Ed. L'Age d'Homme, 1973)
- Lassus Bernard - "Paysages quotidiens de l'ambiance au démesurable" Catalogue de l'Exposition au Musée des Arts Décoratifs Paris 1975)
- Sami Ali - "L'espace Imaginaire" (Paris Gallimard 1974)
- Winnicott D.W. - "Jeu et réalité" trad. fr. par C. Monod et J.B. Pontalis (Paris Gallimard, 1975)